ELI MACLAREN and/et PASCALE RYAN

Bernard Andrès, dir. *La Conquête des Lettres au Québec (1759-1799). Anthologie*. Collection « Les collections de la République des Lettres ». Québec : Presses de l'Université Laval, 2007. 750 p. ; 49 \$ ISBN 978-2-7637-8496-0

Enfin, Bernard Andrès entrouvre le coffre aux trésors dont il exploite le contenu, avec son équipe, depuis près de vingt maintenant. Fondateur, en 1990, avec René Beaudoin, du groupe de recherche sur l'Archéologie du littéraire au Québec (ALAQ) établi à l'UQAM, il s'applique – dans le cadre des activités de ce laboratoire – à tirer de la gangue des écrits longtemps déconsidérés par l'historiographie littéraire dominante : ceux du Québec préindustriel, les pièces témoignant d'une production lettrée bien antérieure à l'impression du premier roman si justement nommé, *L'influence d'un livre* (1837). Il y a chez lui une volonté de réhabilitation culturelle de ce corpus patrimonial dont il propose une première anthologie.

Le projet de mettre en circulation ce corpus d'œuvres éparées, voire hétéroclites, souvent publiées sous le couvert de l'anonymat ou d'un pseudonyme, n'est pas nouveau. Déjà, en 1993, le premier numéro des *Cahiers de l'ALAQ* proposait, sous la forme d'une prépublication photocopiée, un florilège de ces textes couvrant toutefois une période plus large, allant de la victoire militaire anglaise jusqu'à l'adoption de l'Acte de l'Union. Réimprimé en 1995 et en 1999, l'ouvrage de 446 pages était depuis quelques années épuisé.

Cette fois-ci, Bernard Andrès et ses collaborateurs¹ proposent un recueil de plus de 700 pages ne couvrant que les quatre dernières décennies du XVIII^e siècle : 177 pièces au total ! L'objet est sobrement composé par les Presses de l'Université Laval, sous le couvert de la série « Source », participant des « Collections de la République des

1 Du nombre, les noms de Nova Doyon, Nathalie Ducharme, Benoît Moncion, Dominique Plante et Julie Roy trouvent place sur la page de titre, tandis que plus d'une vingtaine d'autres font l'objet de remerciements en fin de volume.

Lettres» qui ont su, depuis le début du siècle, se faire une intéressante place au soleil de l'édition savante au Québec.

Les textes sont offerts selon un ordre chronologique, qui s'accommode ici et là de quelques entorses, et que scandent cinq titres de chapitres évocateurs d'une unité thématique qui laisse sourdre, en filigrane, les orientations éditoriales des compilateurs. Le programme de lecture que proposent ces titres débute avec «Le trauma de la Conquête (1759-1763)», s'engage sur «Le temps d'une paix (1764-1774)», «L'invasion des Lettres (1775-1783)», «L'occupation de l'espace public (1784-1793)» pour se conclure sur la «valse-hésitation» qui paraît marquer la fin du XVIII^e siècle québécois. On constate, avec un peu d'amertume, la prégnance du calendrier politique et militaire dans cette scansion du temps littéraire colonial. Pertinent? L'introduction de chacun des chapitres, rédigée de la seule plume de Bernard Andrès – qu'il partage en maintes occasions avec des collaborateurs, quand il ne leur cède pas, tout simplement² –, prétend bien offrir une remise en contexte historique des textes réunis dans le chapitre, de même que certaines données culturelles et politiques pouvant concourir à comprendre la genèse de ces écrits. Cependant, la démonstration n'est pas faite que la grille de lecture proposée, fortement motivée par la volonté de pister les manifestations d'un nouvel identitaire canadien, soit la plus pertinente.

Si le doute demeure, il en tient à trois éléments principaux. D'abord, la sélection des extraits retenus. En effet, une anthologie ne peut prétendre à l'exhaustivité. Elle suppose des choix. Bernard Andrès et son équipe ne s'en cachent pas, ils ont sacrifié l'intégralité de certains écrits de façon à pouvoir en présenter un plus grand nombre et une plus grande variété de formes. Qui pourrait le leur reprocher? Le problème est ailleurs. Il est dans la justification des choix. Les compilateurs ont beau se défendre de proposer «une collection dépareillée de “curiosités littéraires” puisés au hasard des trouvailles» – et cela ne fait aucun doute –, néanmoins l'explication des critères de sélection laisse parfois perplexe, parce que souvent peu explicites. Si on peut concevoir que les textes de Michel Guillaume Jean de Crèvecoeur, *dit* St John de Crèvecoeur et de Luc de La Corne présentent un degré supérieur de «littérarité» qui justifie leur présence, peut-on en dire autant du critère relatif au fait que ces textes ont été publiés du vivant de leurs auteurs? Il manque une certaine cohésion

2 Il s'agit de Nova Doyon, Pierre Lespérance, Caroline Masse, Pierre Monette et Julie Roy.

au corpus attribuable, notamment, au peu de cas fait aux modalités de la diffusion de ces textes et de leurs réceptions. L'anthologie regroupe tout à la fois des manuscrits et des imprimés. Parmi les manuscrits, généralement à circulation plus restreinte, certains connaîtront une édition différée sous forme imprimée au XIX^e, voire au XX^e siècle, tel le « Journal du siège de Québec en 1759 » tenu par Jean-Claude Panet, publié pour la première fois en 1866 chez Eusèbe Sénécal à Montréal. D'autres n'auront connu que la fulgurance des actes juridiques ou administratifs, telle cette « Pétition des habitants français au roi [George III] au sujet de l'administration de la justice » de 1765. Parmi les imprimés, certains sortiront de presses londoniennes afin d'atteindre plus facilement leur auditoire monarchique et parlementaire britannique, tel l'*Appel à la justice de l'État [...]* et *The Case of Peter Du Calvet [...]* que Pierre Du Calvet publie en 1784, tandis que sort des presses montréalaises de Fleury Mesplet, en 1791, un pamphlet parfois attribué à Henry-Antoine Mézière, *La Bastille septentrionale [...]*. Il aurait été bon de faire parler cette disparité des formes matérielles par lesquelles ces écrits se donnent à lire. La nouvelle histoire littéraire ne peut en faire l'économie.

Le deuxième élément qui alimente le doute est la méconnaissance de la réalité éditoriale de la Nouvelle-France. S'il est avéré que la colonie française ne compte aucun atelier d'imprimerie sur son territoire, il serait illusoire de croire les lettrés coloniaux incapables de s'adresser à quelque atelier que ce soit sur le continent européen. Les ecclésiastiques y ont fait imprimer sans difficulté les livres et les feuillets qui leur étaient nécessaires à l'administration du diocèse de la Nouvelle-France ou à l'animation de pratiques de dévotion. De la même façon peut-on dire qu'il est présomptueux d'atténuer l'implication politique d'une certaine élite coloniale française, tout aussi capable de présenter des pétitions et des requêtes écrites aux autorités monarchiques en place que de mobiliser la chanson ou la poésie pour exprimer sa critique.³

Finalement, le dernier élément tient à l'empreinte téléologique parfois trop flagrante dans la sélection des textes et des extraits. Autrement dit, les compilateurs pèchent trop souvent par « délit d'initiés » et profitent de leur connaissance de ce qui est advenu pour sélectionner des écrits qui, à rebours, prennent une pertinence qu'ils

3 Je renvoie à ce sujet au lumineux article de Colin M. Coates, « Authority and Illegitimacy in New France: The Burial of Bishop Saint-Vallier and Madeleine de Verchères vs. The Priest of Batiscan », *Histoire sociale/Social History*, vol. 22, n° 43 (mai 1989), p. 65-90.

n'avaient aucunement peut-être lors de leur première publication et dont les premiers lecteurs n'avaient pas nécessairement conscience de leur portée dans la longue durée de l'histoire. Les commentaires motivant la sélection de la pétition de juin 1765 dans les pages de cette anthologie offrent un exemple parmi d'autres. Aux yeux des compilateurs, première manifestation dans l'espace public colonial – un espace qu'il reste à définir et à circonscrire – du débat linguistique, cette pétition porte en elle « le thème et la matrice argumentative de la plupart des revendications futures » (p. 91).

Malgré ces critiques, ne boudons pas notre plaisir! *La Conquête des Lettres au Québec* a le mérite de mettre à la portée du plus grand nombre des textes ou extraits de textes difficiles à obtenir et qui témoignent d'une activité littéraire, dans son acception large de l'époque, qui mérite considération. On y trouve du théâtre, de la poésie et des chansons, des réquisitoires éloquents, des débats surprenants, des pamphlets virulents à travers lesquels se dessinent patiemment les croquis d'une mutation culturelle, sociale et politique dont toute la mesure n'a pas encore été prise. On ne peut s'empêcher de sourire à la lecture du débat sur la mode qui défraye la chronique de la *Gazette littéraire*, à Montréal, à l'été 1778, de s'amuser des énigmes proposées par la *Gazette de Québec*, en 1768, ou du dialogue entre *Le Canadien et sa femme*, sorti des presses de Neilson à Québec vers 1794. C'est une anthologie foisonnante qui porte également à réflexion et livre un magnifique ouvrage de référence pour les professeurs et les enseignants désireux d'approcher la réalité historique du dernier tiers du XVIII^e siècle québécois à travers les représentations que ses contemporains nous en proposent. En plus, elle offre, outre une indispensable préface, de courtes biographies des auteurs et une bibliographie exhaustive des textes publiés et d'études complémentaires. Le tout n'est pas exempt d'erreurs malheureuses, mais n'en perd pas pour autant son mérite.

FRANÇOIS MELANÇON

Université de Sherbrooke

Jocelyne Murray. *Apprendre à lire et à compter. École et société en Mauricie, 1850-1900*. Cahiers des Amériques 2, Coll. « Éducation ». Sillery : Septentrion, 2003. 350 p.; 27.95 \$ ISBN 2-89448-356-2

C'est à une histoire régionale de l'instruction publique que nous convie l'auteure, qui publie ici sa thèse de doctorat. Contrairement aux